

Thierry Mouelle II

Le Pharaon Inattendu

Le Livre du Milieu et de l'Enfant

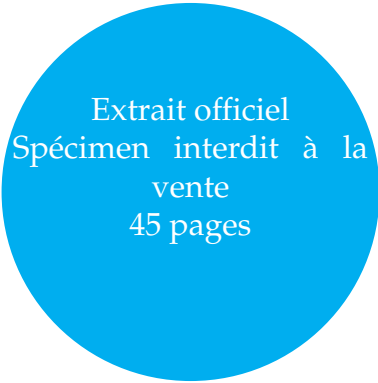
Vol.2



LGA

Extrait Officiel





Extrait officiel
Spécimen interdit à la
vente
45 pages

©2021 Ekima Media
4, rue de la République 69001 Lyon
ISBN : 978 2 37869 062 5
www.ekima-media.com

Crédits couverture : Maduta ma Úti
Montage : Anaïs Bonnet

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Thierry Mouelle II



Le Pharaon Inattendu **Vol. 2**

**Le Livre du Milieu et de
l'Enfant**



Roman

EKIMA MEDIA
La Guerre des Anciens
LGA

PREMIÈRE PARTIE

LE LIVRE DU MILIEU

CHAPITRE I

Le Fauteuil de la Condition humaine

— Écoute-moi, écoute-moi très bien, Ruiz. Lorsqu'on attend un enfant avec amour et qu'il naît, on devient, sans le vouloir, narrateur de toutes sortes de beautés insolites dont celle inévitable du sexe des anges. Ceci semble bien être ton cas, avait commencé Riego Candela, le front moite, l'œil vif, son corps longiligne tout bonnement installé dans le « trône interdit », ce qui en soi constituait un réel défi.

Ce défi, à peine imaginable, était visiblement lancé au propriétaire de ce « joyau inestimable », cet « héritage plus qu'historique » qui dominait quasiment à mi-hauteur du mur nord-est le grand salon de la *Casa Blanca* comme une ambassade inviolable dans sa souveraineté au cœur d'un territoire étranger.

Père, le viril *ambassadeur*, à la tête de cette annexion coalisée de deux puissances africaine (lui) et américaine (l'écrivain), et surtout propriétaire du « trône interdit », avait édicté ses règles afin que personne, mais alors personne vraiment, ne pût les ignorer, qu'il fût de la famille, un ami, ou pire encore, un simple visiteur !

Aucun être sur cette terre n'avait le droit de poser son postérieur inévitablement corrompu dans ce fauteuil ! Car combien de mortels, encore vivants ou même partis, pouvaient s'enorgueillir d'avoir croisé dans leur misérable

vie, une sommité de la connaissance et du savoir comme Ernest Hemingway ? Combien de ces lilliputiens de la pensée, naturellement dépourvus de toute consistance intellectuelle, pouvaient apporter une preuve, une seule, de s'être assis une fraction de seconde aux côtés du Nobel-et-Pulitzer Hemingway pour redessiner ensemble la carte stratégique des enjeux de la planète, ou pour (simplement) lever un tout petit coude de convivialité ?

Lequel d'entre ces éternels nains du savoir, polluant comme par devoir les espaces publics de leur ignorance chronique, oserait enjamber la palissade divine séparant le pré bruyant des petits esprits et celui inspirant des grands en venant déposer ses bas organes dans ce fauteuil ?

Ce serait comme si le paradis des belles lettres, ce royaume des Lumières exclusivement réservé aux Sages de l'Orient éternel, ce très saint lieu de l'encre et du papier où Hemingway reposait désormais en paix, n'était pas tant coupable de réduire un si brillant esprit au silence qu'il donnait aussi aux parfaits imbéciles l'occasion de s'asseoir là où lui, un immortel, s'était assis !

Alors, personne ! Qu'on l'entende bien une fois pour toutes ! Personne n'avait le droit de souiller de sa petite et insignifiante entité charnelle ce siège de l'intelligence et de la mémoire vive appelé à conserver intacts les derniers sucsvitaux du grand romancier !

Et puis quoi ? Que pouvait-il bien faire d'autre, sinon remplir sa mission consistant à tenir loin de ce sanctuaire tout malotru amplement chargé d'énergie douteuse ?

Qui oserait croire qu'être devenu la belle âme chargée de veiller sur l'intégrité de cette précieuse chaire en cuir cramoisi aux pieds galbés, piquée de pointes dorées sur les

bords des capitons, des accoudoirs et du dossier, était le fruit d'un pur hasard ? Que Ernest Hemingway, ravagé par un lever de coude constant, avait perdu tout sens de la réalité et même de la responsabilité en prenant une telle décision ?

La mission de Père était si haute et exaltante qu'il s'agissait avant tout des intérêts d'un meuble d'une constitution et d'une beauté exceptionnelles ! L'un des vestiges du bel art espagnol du siècle précédent, ramené des fortins républicains tombés entre les mains des franquistes en 1939, lors de la guerre civile qui ravagea le pays de Miguel de Unamuno.

Pendant quelque temps, l'écrivain dut traîner ce meuble, non sans grande difficulté à travers quelques villes d'Europe, telle une relique qui aide à ne jamais oublier la défaite amère de la démocratie et le triomphe étouffant des fascismes.

Cette expérience lui inspira des textes majeurs où l'humanité entière, à travers chaque homme qui tombait aux différents fronts de guerres, ou qui s'étouffait dans les goulags et les enclos coloniaux, avançait vers le néant, totalement aveuglée par des idéologies liberticides et abêtissantes, devenant rien de moins qu'une constituante inévitable des monceaux de viande debout ou couchés, mais résolument destinés aux fosses et aux brasiers communs érigés et nourris par des individus puissants qu'un excès de pouvoir rendait totalement inhumains.

Ce fauteuil hautement stylisé fut un temps séquestré par le Haut-Commissariat britannique au Kenya. Les autorités coloniales reprochaient à son propriétaire, condamné désormais à tout écrire debout, de s'y être assis pour relater, en sa qualité de grand reporter lu par la quasi-totalité du monde civilisé, les enjeux fonciers derrière les remous des autochtones expropriés.

Elles lui en voulaient terriblement d'amplifier plus qu'il n'en fallait, à leurs yeux, de prétendues exactions des colons, une posture qui, soutenaient-elles, encouragea la naissance de la rébellion Mau-Mau en ces débuts des années 1950.

Une cour de justice, spécialement convoquée pour dire le droit, décida, lors d'une audience de nuit et en l'absence de la partie adverse, que ce fauteuil de l'insolence ne quittera le protectorat de l'empire britannique que lorsque le journaliste et écrivain américain s'excusera publiquement de s'être adonné (à tort !) à la propagande terroriste en accordant la primauté de ses articles aux rebelles, plutôt qu'aux difficultés rencontrées par les *King's African Rifles*, les nobles et vaillants soldats britanniques, dans leur œuvre de pacification du Kenya.

Une lettre de protestation du gouvernement américain permit de résoudre le grave incident. Le journaliste et écrivain pouvait s'envoler pour l'Ouganda et, ensuite, pour le Congo muni de son fauteuil, avec interdiction formelle de remettre ses pieds au Kenya.

Son retour à Cuba, son pays de résidence principal depuis 1939, le décida à sédentariser le précieux objet.

Il l'installa un moment à bord du *Pilar*, son luxueux petit bateau de plaisance de 38 pieds mouillé sur la rade de La Havane, puis résolut de lui octroyer un destin *onshore* à *Finca Vigía*, le vaste domaine qu'il avait acquis en 1940 et qui se situait à San Francisco de Paula, une banlieue relativement huppée de la capitale cubaine.

Sentant venir l'heure de son départ, en raison de sa santé déclinante, de nombreuses crises sociopolitiques qui minaient les Caraïbes et, surtout, en raison des tensions géostratégiques impactant directement l'île, il fit venir Père,

le jeune ami africain qu'il connut en 1958 dans le sillage de Raúl Castro, qui commandait le front nord de la Révolution, dans les environs de la Sierra del Cristal, l'une des montagnes de la belle région *del Oriente*.

Pour la joie des retrouvailles et la détente conviviale que la vie leur devait bien amplement, les deux grands amis se plièrent d'abord au rituel de bons vivants qu'ils assumaient être. Ils abusèrent de belles liqueurs cubaines et quelques américaines, puis jouirent des volutes de cigares de texture exceptionnelle.

Car, philosopha Hemingway en versant une énième rasade du bourbon de Tennessee à son ami :

— Quel que soit le sérieux du sujet qui nous préoccupe, il faut avant tout contenter le corps pour que l'esprit réponde avec fertilité à notre sollicitation.

— Ah ça, un cerveau sec ne produit rien de bon ! renchérit Père d'un œil pétillant de plaisir.

— Tu prêches un converti, cher ami. Quel fleuve asséché peut couler vers l'océan ?

— L'océan ! l'océan ! Nous irons tous vers l'océan ! chantonna spontanément Père, qui commençait à tout voir en double !

— Nous irons vers l'océan ! Vers l'océan ! Nous irons vers l'océan, en traversant de longs fleuuuuvues ! improvisa gaiement Hemingway d'une voix roucoulante qui se voulait profondément jazzy.

— Au fait, en traversant ton long fleuve, tu seras nu ou habillé ? demanda Père sur un ton ironique.

— Nu, c'est mieux, non ? répondit Hemingway, en riant fort.

— Dans ce cas, pauvre fou nu, évite de fâcher le moindre

poisson ! ironisa Père.

Tous deux partirent dans un fou rire à la seule idée d'imaginer ce qui pourrait arriver au fou nu qui fâcherait un brochet affamé, ou n'importe quel autre poisson carnassier, pire encore s'il s'agit d'un poisson électrique !

— J'avoue que j'ai quand même un petit faible pour n'importe quel poisson carnassier qui prendrait en chasse tout ce qui pendouille, dit Père en s'esclaffant !

— J'imagine plutôt le reggae aquatique que je danserais en prenant une bonne décharge de poisson électrique sur... tout ce qui pendouille ! renchérit Hemingway !

Et ils rirent encore de plus belle !

Les deux hommes qui avaient vu les parties les plus sombres de l'âme humaine s'exprimer sur de nombreux théâtres de conflits armés, paraissaient décidés de souffler un peu, et de rire à gorge déployée. Ne plus rien prendre au sérieux pendant un moment, tourner en ridicule quelques travers de la vie, avant que leur devoir ne les rappelât froidement à l'ordre.

Ce qui ne tarda pas, deux jours plus tard.

Car pendant qu'ils riaient en toute insouciance, des millions de personnes humaines pleuraient ou mouraient, non pas de manière naturelle, mais de la main d'autres êtres humains. Ils n'en assumaient aucune responsabilité, mais quelle âme sensible ne s'en émouvrait pas ?

— Deux jours, ce fut bien suffisant, non ? interpella Hemingway.

— Deux jours, ce fut bien plus que suffisant pour oublier un peu. Juste un peu ! rassura Père en plissant le front.

— On en aura d'autres, promit Hemingway. On s'y remet ?

— On s'y remet, confirma Père qui allait apporter son expertise de démographe et ses connaissances pointues des

spécificités sociologiques africaines au travail de réflexion qu'ils entendaient réaliser.

Le tour de la situation coloniale en Afrique de l'est et en Afrique centrale fut l'un des points d'analyse. Il leur parut assez critique pour bénéficier de plus d'attention.

Pays après pays, du Kenya au Cameroun, en passant par le Soudan français, la Tanzanie, l'Ouganda, les deux Congo, le Nigeria, le Ghana et l'Angola, ils passèrent en revue les différentes populations. Leur histoire, de la plus ancienne connue à la plus récente, la géographie humaine et économique qui était la leur, les changements auxquels elles ont été soumises. Ils questionnèrent méthodiquement le degré des inimitiés internes qui les animaient ; les anneaux interculturels qui les unissaient ; les accords de solidarité existants ou non existants entre elles ; la nature et l'intensité de leurs tribalités ; l'idéologie et le parcours individuel des différents leaders à la tête des mouvements indépendantistes auxquels ces populations participaient ou ne participaient pas ; la popularité supposée ou réelle dont ces derniers jouissaient auprès des peuples ; et, enfin, les moyens dont ils disposaient ou dont ils avaient besoin pour arriver à mettre un terme à la colonisation européenne.

— Deux questions qu'il faut se poser sérieusement, suggéra Hemingway. La première : ces peuples veulent-ils être libres ?

— La deuxième ? sollicita hâtivement Père.

— Peuvent-ils l'être ? répondit Hemingway.

— La liberté est un état de nature qui ne dépend de rien d'autre que de la personne humaine elle-même, formula Père d'une voix bien timbrée. Cet état exclut toute contrainte en

se prolongeant dans la société et, à ce titre, devient un droit inaliénable. Aucune autre force humaine ou structurelle ne devrait donc user de la moindre prérogative pour nuire à cet état, lequel est plus solide qu'un simple principe, à moins qu'il n'existe des conventions limitatives auxquelles chaque individu a librement adhéré et dont la violation aurait pour conséquence de le priver de sa liberté. Ne voyant aucune convention de cette forme entre les forces d'occupation européennes et les peuples africains...

— Ce qui de toute évidence supposerait une servitude volontaire collective, interrompit Hemingway.

— Une infâme absurdité, s'il en est, souligna Père avant de poursuivre : la première question, Ernest, me paraît donc en ce sens superflue. Tout être humain privé de liberté perd une part essentielle de son humanité. En revanche, la deuxième question, plus complexe, fait appel à la nécessité des moyens. Autrement dit : de quels moyens les peuples africains disposent-ils pour concrétiser leur volonté de retour à l'état de liberté ? De quels moyens ne disposent-ils pas ?

— Plus pragmatique encore : il s'agit de savoir comment accéder aux moyens de libération qui leur manquent, observa Hemingway.

— Cette dernière problématique me paraît délicate, Ernest, estima Père. Elle met les potentiels combattants africains de la liberté dans une posture mentale de manque et de dépendance. Manque, parce qu'elle leur saperait le moral. Ils pourraient vouloir égaler les forces de leurs adversaires avant d'engager sérieusement la lutte ou même de lui donner du relief. Ce qui serait résolument difficile pour des actions qui intègrent la cessation à court ou à moyen termes des souffrances endurées. Dépendance, car cette question les pousserait à

conclure hâtivement des alliances avec des forces plus ou moins égales à celles de leurs adversaires dans un contexte où leur pouvoir de négociation est bien bas. Ne l'oublions pas : ils sont dans l'urgence. Ce qui ne présage rien de bon. Car, quand on négocie dans l'urgence, on perd en acuité stratégique. On devient aveugle des enjeux du long terme. Or, l'enjeu de toutes les libertés est celui de leur pérennité. La liberté qu'on gagne aujourd'hui ne doit pas être un prélude à une dépendance plus forte et que personne n'a vu venir. En négligeant cet aspect, les Africains en lutte courraient le risque de s'ouvrir à quelque nouvelle dépendance dont l'ampleur leur échapperait. Il faudrait plutôt se demander ce qu'ils peuvent réaliser avec ce qu'ils ont ! Comment, à partir de ce qu'ils possèdent déjà, fragiliser continûment et efficacement leurs adversaires, puis les contraindre à abandonner le terrain des hostilités et ne plus jamais y revenir ? L'inventaire de ce qu'ils ont et leur capacité à l'adapter au contexte qu'ils vivent est donc, de mon point de vue, la clé de leur liberté.

— Tu viens, cher ami, de déceler l'un des enjeux majeurs de toutes les luttes de libération, apprécia Hemingway admiratif des capacités analytiques de son jeune ami.

— Comment triompher de plus fort que soi, en étant le plus pragmatique possible ?

— Voilà l'équation à résoudre. Donc, chacune de nos questions préalables a toujours eu le mérite d'être posée, y compris la première ! ponctua Hemingway en se levant pour ranger dans un coin de la cour le parasol bleu et gris dont il ne jugeait plus le déploiement utile, la nuit étant désormais tombée emportant avec elle les rayons de ce beau soleil qui leur a tenu compagnie toute la journée et qui, à la fin, eut du mal à se retirer.

Quelques étoiles, dont Père et lui prenaient le soin d'admirer la beauté de temps en temps, scintillaient dans un ciel profond et lointain.

Tout autour, le chant perçant des grillons se mêlait plaisamment à celui de quelques oiseaux de nuit. Tous donnaient l'impression étrange d'être identiques à ceux que Père écoutait dans sa prime jeunesse alors qu'il vitalisait son âme et son esprit dans le paisible hameau de ses grands-parents à Bonakulé¹, là-bas au cœur de cette Afrique éternelle qu'il portait en lui.

Un flot d'émotion l'envahit soudain, porté par un bref moment de nostalgie qu'il chassa rapidement en disant à l'adresse de son ami :

— Finalement, tu as raison, Ernest. Toutes ces questions doivent, sans exception, être posées afin de mesurer le degré de détermination dont ces peuples font preuve pour réaliser la reconquête de leur liberté.

— Oui, acquiesça l'écrivain.

— Dès lors, il devient fondamental de savoir quelle échéance les peuples africains se donnent pour briser les chaînes de leur servitude !

— Répondre à cette question est vital pour l'avenir du continent, estima Hemingway alors que Père reprenait à son compte cette question essentielle, le regard soudain perdu dans le lointain :

— Quelle échéance nous donnons-nous pour renaître enfin à notre incessible humanité ? Telle est la question.

Père savait que les options d'un nouvel accès des Africains

1. Bonakulé est une localité située à Bomono ba Jedú, dans l'arrondissement de Dibombari, région du littoral, au Cameroun.

à une vie de liberté, de même que la liberté elle-même en tant qu'état de nature inaliénable, lui incombaient d'abord. Le rappel qu'il était un Africain devenant ainsi une risible distraction.

Ses entrailles mêmes chantaient la liberté de son peuple. Elles chantaient sa propre liberté.

Les conclusions de ces échanges furent consignées dans des carnets que l'écrivain enferma dans un coffre-fort à combinaison complexe.

Puis, un soir, alors que tous deux se promenaient dans le vaste jardin boisé étendu sur d'anciens champs de canne à sucre, l'hôte, bien avenant, révéla quelques *secrets de très haute importance* à son invité, dont celui portant sur la noble mission qu'il entendait lui confier – si ce dernier y consentait. Tenir loin de l'inventaire officiel de ses biens un fauteuil haut de forme en cuir cramoisi d'une hauteur de 80 centimètres et d'une largeur de 70. Il affichait également 67 centimètres de profondeur pour une hauteur de l'assise de 35 centimètres.

Voilà les informations que portait la partie profane de la mission. Il en existait d'autres, mais elles participaient du secret et ne pouvaient donc être révélées.

Hemingway tint néanmoins à souligner d'un ton grave toute l'importance qu'il accordait à ce meuble :

— Il s'agit du haut symbole d'une mémoire des temps troubles où la lumière du bonheur s'est faite extrêmement rare, révéla-t-il.

— Une période éprouvante où l'humanité a cessé de s'élançer vers elle-même les mains tendues, le cœur large et ouvert, renchérit Père la voix peinée. Une période où l'homme s'est pris dans les nasses de sa propre ivresse du pouvoir.

— À la fraternité sincère les Hommes ont préféré des tranchées qui transforment des roses de cœur en humus de

chairs. En tranchées nauséabondes. Pourquoi ?

— À chacun d'y répondre sincèrement. Surtout à nous les humanistes, estima Père la gorge nouée.

— Plus personne ne se pose ce genre de question, regretta Hemingway quelque peu fataliste. Tout le monde est occupé à creuser des tranchées. Des tranchées internes au sein même des États et des nations, dans une guerre sourde et permanente pour de risibles hégémonies tribales. Et comme si cela n'était pas assez navrant, les tranchées externes s'invitent au cœur de la tragédie. Les États se dressent les uns contre les autres, dans le but de préserver des intérêts géoéconomiques, si ce n'est juste pour nourrir les ambitions insatiables d'un seul individu. Et des gens meurent ! Par milliers. Par millions ! Des tranchées ? Eh bien, on en creuse de toutes sortes et un peu partout. Souvent même sans d'autre but que celui de les creuser, répondant à une sorte de concurrence de l'absurde où l'on entend surpasser l'obstination du voisin qu'on soupçonne d'en creuser de bien plus profondes, un voisin indubitablement habité par une bonne raison de le faire !

— Il ne saurait consacrer autant d'énergie à une œuvre reposant sur des présomptions trompeuses ! se justifia-t-on dans les parages concernés ! commenta Père.

— Alors, chacun s'y met, creuse, sue sang et eau, convaincu que loin des tranchées, point de salut ! Y a-t-il industrie plus florissante de nos temps que celle des tranchées ? se demanda Hemingway en fin de compte.

— Les murs de la haine renseignent désormais sur le vrai visage de l'Homme, se désola Père.

— Et il n'est pas reluisant ce visage. Pourrait-il jamais l'être dans ces conditions ? regretta une nouvelle fois Hemingway tout aussi troublé que son ami.

— La distance entre l'humain et l'animal n'a jamais été aussi faible !

— Viens, suis-moi, proposa Hemingway. Il faut que tu le vois. Il faut absolument que tu le vois.

— Mais quoi donc ? demanda Père intrigué.

— Le fauteuil pardi ! s'exclama Hemingway l'œil vif le front légèrement ridé.

— Mais bien entendu, le fauteuil ! Cher ami, où avais-je donc l'esprit ? s'enthousiasma Père à l'idée de poser enfin les yeux sur l'énigmatique meuble.

Le fauteuil était emballé dans une étoffe épaisse de couleur grise, et rangé contre un mur, à l'entrée d'une pièce rectangulaire au plafond haut que l'écrivain envisageait de décorer de bustes de grandes antilopes et de quelques autres gros gibiers empaillés, conformément à l'esthétique bourgeoise des chasseurs de son époque.

— Il est là, indiqua du doigt Hemingway, non sans quelque émotion dans la voix.

Il s'écarta pour laisser passer Père qu'il encouragea à déballer très délicatement l'objet.

Pendant que ce dernier s'y affairait, le maître des lieux approcha et, après avoir jeté un coup d'œil tout autour, comme s'il craignait d'être observé, épié ou même sur écoute, il se pencha et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

Père hochait négligemment la tête sans dire un mot.

Du pouce et de l'index, il réussit à se frayer une toute petite brèche dans un coin de l'emballage. Il y apposa l'œil droit pendant un moment, puis il se releva.

— C'est bien cela ! commenta-t-il le visage radieux. C'est absolument conforme ! En tous points.

Qu'avait-il donc vu qui fût si « conforme » ?

La petite brèche n'a certainement pas pu servir de point d'observation susceptible de balayer tous les détails du meuble emballé ! Cela aurait défié toute logique et même les lois de la physique.

Rien, d'ailleurs, ne laissait à penser qu'il s'agissait du but visé. Père devait voir quelque chose. Une chose qui ne pouvait être vue qu'en utilisant la technique que Hemingway lui murmura précautionneusement. Et il l'avait vue !

Qu'était-ce donc ? Qui saurait le dire ?

Sans le moindre autre mot que ceux que Père venait de prononcer, les deux amis ressortirent de la pièce et se dirigèrent vers la piscine dont l'eau, donnant l'illusion d'un bleu foncé en raison de la couleur des carreaux qui en tapissaient le fond, contrastait avec la couleur jaune ocrée des murs de la maison principale et de ses dépendances.

Ils passèrent la soirée au bord de la piscine à manger des brochettes de langoustes et à écouter de la musique de jazz, dont quelques morceaux de Count Basie, John Coltrane, Chet Baker, Dorothy Dandridge, Miles Davis, Ella Fitzgerald, Sarah Vaughan, et les incontournables Duke Ellington et Louis Armstrong, parmi d'autres pièces de valeur que l'écrivain conservait dans son immense collection de musiques contemporaines.

Tous deux regardaient d'un œil très attentif les va-et-vient du petit personnel du domaine comme les spectateurs privilégiés d'un théâtre romain. Certains venaient éventer et raviver les braises du barbecue, d'autres pour remplacer les morceaux de bois consumés ou, cas moins fréquent, pour tendre l'appareil téléphonique écru dont le fil torsadé s'étirait à l'infini.

Lorsqu'il le fallait, une énième catégorie s'occupait à

proposer aux deux convives assis les pieds dans l'eau, les derniers crustacés rapportés du marché de La Havane.

Ils apparaissaient alors, transportant à la queue leu leu des glacières au fond desquelles divers fruits de mer, maintenus à la bonne température dans une eau où flottaient négligemment de tout petits morceaux de glaçons, exprimaient leur vitalité en s'adonnant aux combats de pinces bigarrées ou aux ballets d'appendices, dont celui soyeux des antennes chargées de les renseigner sur le nouvel environnement dans lequel ils baignaient.

Les deux Romains des Caraïbes opéraient leur choix. Puis le barbecue crépitait de nouveau, élevant au ciel des flocons intermittents de fumée blanche, arrachant parfois un léger sourire à Hemingway.

Curieusement, ces volutes de fumée lui rappelaient les séquences d'un film d'aventures où des guerriers Apaches, déterminés à mener une guerre sans merci aux *Visages pâles* venus d'Europe, porteurs d'épidémies de toutes sortes et d'alcool corrompateur des mœurs, envoyaient, dès l'ennemi en vue, des signaux de fumée semblables à leurs congénères tapis dans les rochers du *Boundary Peak*, le plus haut sommet des montagnes blanches du Nevada.

S'il y avait, au bord de cette piscine, le moindre drame à déplorer derrière les flocons de fumée blanche, c'était à coup sûr du côté des crustacés. Mais qui les plaindrait ? Même pas eux-mêmes. Ils faisaient partie de ce que les érudits qualifiaient de *partie basse de la chaîne alimentaire*. La nature l'a ainsi constituée pour servir d'éléments d'appui à la vie, à la survie et au confort du reste des vivants. Le malheur des langoustes faisait ce soir le bonheur des deux amis. Et c'était dans l'ordre de la nature. Une exigence physiologique.

Manger. Vivre. Aucune similitude avec les génocidaires dont rien de vital ne motiva l'ignominie que constituaient leurs *guerres indiennes*.

La soirée s'étira jusqu'au cœur de la nuit, sans doute même jusqu'au petit matin. Personne ne s'étant préoccupé de l'heure qu'il était au moment de se quitter.

Qui saurait dire d'où leur vint cette énergie ? Pourtant, le lendemain de ce dixième jour du séjour de Père à *Finca Vigía*, qui était aussi le jour de son départ, l'un et l'autre se levèrent tôt.

Hemingway avait fait venir un camion dans lequel le fauteuil était déjà chargé. Il se tenait sur le côté, silencieux, regardant son ami venir à lui. Tout aussi silencieux.

Mesurant l'importance du moment et la valeur de ce que son ami lui avait confié, Père monta dans le camion, le cœur lourd, non sans avoir au préalable promis derechef, du regard et puis d'un hochement de tête ferme, de tenir ses engagements.

Il savait qu'ils ne se reverraient sans doute plus, mais il fallait bien partir. Il devait mettre le fauteuil à l'abri.

Son ami, quant à lui, confierait à la garde d'une banque le précieux coffre-fort contenant ses écrits sur la colonisation, ses mémoires de guerres et le fruit bien riche de leurs échanges.

Une fois à Santiago de Cuba, Père organisa tout un cérémonial où défilèrent tous ceux qu'il dut convoquer. Ruiz, Shona, Sompitah (quand ce dernier rôdait encore dans le coin avant d'aller s'exiler à Pinar del Rio) et quelques voisins et amis au toupet affirmé, et au caractère bien trempé, et qu'il fallait mettre en garde !

Le fauteuil que chacun voyait là, est sacré. Chacun l'avait-il bien compris ? On n'explique pas le sacré. Le sacré est

sacré. C'est tout.

En effet, à quoi cela servirait-il de dire à tout ce beau monde que le sacré en question recelait quelque chose que des simples d'esprit ne pourraient jamais comprendre ?

Leur dire que ce fauteuil était celui-là même qui, au-delà de tous ses hauts faits historiques, et de lourds secrets qu'il avait promis de ne jamais révéler, avait recueilli discrètement pendant des années, entre deux phrases bien construites et une grande lampée du *frozen daiquiri*¹, des expulsions rondes et insolentes d'une série de flatuosités incapables de discrétion ? Qu'y comprendraient-ils ?

Lui seul savait qu'une telle intimité, une telle noble intimité, ne se partageait pas ! On ne s'asseyait pas dessus. À moins de disposer d'un derrière aussi intelligent que celui du grand « E.H. » pour oser l'y poser, elle demeurait inviolable. Sacrée. Sacrée jusqu'au souvenir de la dernière phrase que tout lecteur éclairé aura, au cœur de sa solitude réfléchie, enregistré dans son esprit au moment de tirer un rideau de sens prématuré sur le chef-d'œuvre que constitue par exemple *Le vieil homme et la mer*² :

« Le vieil homme rêve de lions. »

Voilà la dernière phrase !

La sublime dernière phrase publiée de son vivant et élaborée dans la confiance altière de ce fauteuil sacré !

Terminer une telle œuvre de grandeur par un éloge à la virilité, un rêve de puissance exprimé par un homme lessivé, exténué, n'était certainement pas le simple résumé d'une

1. Le frozen daiquiri était le cocktail préféré de Hemingway.

2. Roman de E. Hemingway publié sous le titre original de *The Old Man and the Sea*, Charles Scribner's Sons, NYC, 1952.

scène de combat et de courage mettant aux prises le vieux Santiago, le héros, avec la haute mer et un marlin déchaînés.

Cet épilogue exprimait pour Père ce que peu d'êtres humains seraient en mesure de comprendre : la mise en avant du triomphe absolu de l'imagination face aux déchaînements de l'adversité. La primauté certaine de l'intelligence pratique devant les limites que nous impose la condition humaine.

Des idées auxquelles Ernest Hemingway n'aurait certainement pas pu accéder s'il ne s'était continuellement assis dans ce fauteuil, pas un autre, juste celui-là !

Alors, quel chaton, quel chaton mal léché, quelle mangouste rampante, pouvait venir se poser là où un mâle, un vrai, un mâle dominant, générerait des rêves de grandeur au point de ne les exprimer mieux qu'en rêvant lui-même de lions ! De vrais. Des lions africains. Rencontrés lors de face-à-face épiques au Kenya, en Ouganda, en Tanzanie, et même au Congo. Ces lions du soleil à la crinière garnie, dense, si dense que parfois elle se terminait en dreadlocks !

Il s'agissait de dizaines de kilogrammes de muscles purs, secs et souples, enrobant une ossature athlétique, puissante et noble, le tout porté par un esprit de conquête et de détermination que l'écrivain malade, et affaibli, finit par transférer dans son propre esprit et ensuite dans celui de Santiago, *el Campeón* – le champion qui terrassa autrefois, dans sa prime jeunesse, le *nègre* puissant et beau jamais battu jusque-là !

Mais ça, c'était autrefois. Lorsque le vieil homme était encore jeune et usait de ses muscles pour imposer le respect dans tous les ports où les bateaux de pêche à la tortue le menaient.

Aujourd'hui, le vieil homme était réellement vieux. Il

venait d'achever un combat de plusieurs jours, et était couché dans sa cabane, très mal en point. Alors que pouvait-il faire d'autre sinon rêver fortement de lions pour, le temps de ce rêve, se récompenser d'être revenu vainqueur de l'immensité de la mer et de la robustesse du marlin, même si ce dernier fut en fin de compte presque entièrement dévoré par les requins et qu'il ne ramena au port que son squelette dégarni au bout duquel oscillait négligemment une « belle queue, si joliment formée ».

Malgré tout, le vieil homme pouvait évacuer son abattement de champion épuisé et frustré. Son rêve peuplé de félins lui permettait de se débarrasser de la douleur vive venant de ses mains lacérées par le fil gros et lourd à l'autre bout duquel le marlin hameçonné solidement, avait tiré vigoureusement et sans relâche pendant des jours, avant de prendre, fatigué, son harpon en plein cœur et mourir.

Le vieux marin-pêcheur était ainsi venu à bout de l'adversité et de la réputation de poisson qu'il traînait depuis quatre-vingt-quatre jours de pêche infructueuse.

Il a mené son combat tel un lion que ni le poids de l'âge (il est en effet très âgé), ni les forces de la nature (la haute mer étendue à perte de vue et le soleil qui lui « blesse les yeux »), ni l'adversité (le marlin le plus gros qu'il ait eu à voir et contre lequel il dut se battre) encore moins l'instinct de survie – le nombre d'heures interminables passées à économiser ses forces, à les gérer en mangeant à des moments bien précis quelques filets de poisson cru parmi ceux qui n'étaient pas infectes lorsqu'on les mangeait crus, à ne boire pour toute une journée que quelques gouttes d'eau seulement de sa petite ration d'eau potable, tout en luttant pour rester debout, en équilibre et lucide afin de ne pas laisser filer le poisson le

plus majestueux et noble qu'il n'ait jamais vu de sa vie !

Même si tout en lui disait vieillesse, et que rien ne pouvait présager une fin heureuse dans ce combat épique, ses yeux, « bons » et clairs, auront été une vitrine fidèle de son âme clairvoyante et endurente, préparée à braver tous les obstacles, toutes les épreuves de son existence. Elle y parvint si bien que finalement le vieil homme laissait une histoire. Celle de la victoire qui efface tous ses échecs répétitifs. Une leçon de vie qui sera racontée et amplifiée avec fierté par Manolin, « le garçon », son jeune ami, le lionceau dont la jeunesse mâle constitue un gage de semence fertile appelée à perpétuer l'héritage du vieil homme, lui ce vieux lion couché sans force ! Mais qui n'a plus peur parce qu'il connaît son monde. Celui des félins.

Le relais des tâches y est naturel et la solidarité sacrée. Malgré quelques apparentes turbulences dues souvent à la rareté de la pitance, aucune autre espèce n'a le droit de traîner ses pattes dans les environs sans en payer le prix fort. Un prix exprimé de façon conjuguée. Coordonnée. En application d'une règle bien connue : ensemble contre tout ce qui n'est pas nous.

Les contextes peuvent être ce qu'ils sont, ils peuvent même vouloir changer les choses, mais la loi, c'est la loi.

Tous contre ce qui n'est pas nous.

Le vieux Santiago était un lion ? Eh bien, aux yeux de Père, Hemingway son créateur ne l'était pas moins.

Et si le lion venait à s'absenter, pour toute sorte de raison y compris pour un long voyage, en l'occurrence vers le monde des étoiles, et que par ailleurs aucun lionceau ne s'avérait prêt pour prendre sa suite, il revenait au léopard de veiller sur la tanière. Farouchement.

Même perché dans l'arbre, son espace de prédilection, son œil devrait veiller. La griffe demeurer plus que jamais rétractile. Acérée. Prête à surgir au premier signe d'alerte. Tout comme les crocs. Et le rugissement terrifiant qui les accompagne. Une tanière ne doit jamais manquer de gardien, elle ne doit jamais manquer de défenseur.

Ce fauteuil cramoisi sous sa garde était une tanière. La tanière du sens. Le seul sens que lui, Père, l'unique *léopard* des Caraïbes exhalant encore le parfum frais des savanes et des forêts africaines, avait le devoir absolu de préserver pour que la source apaisée du verbe puissant demeure féconde. Permanente. Éternelle.

En sa forme et en son fond.

Il s'agissait d'un exaltant travail de protection appelé à renforcer la délimitation des territoires de la créativité et ceux de la médiocrité. L'air revitalisant des sommets, opposé à la fiente des bas-fonds. La beauté de la rectitude dressée contre la laideur de la complaisance. L'esprit lumineux des maillets contre les âmes *métalliques* des porteurs de tabliers sans tache. Des tabliers sans la moindre éclaboussure du gras salissant appelé à attester de leur fréquente ardeur au travail.

Toutefois, Père lui-même s'y asseyait de temps en temps. Quand, en droite ligne de ses attributs, il fallait marquer son territoire ou se donner un peu plus d'allant que d'ordinaire. Ou encore lorsqu'il fallait rugir devant quelque sot qui l'avait bien mérité. C'était la seule exception qu'il pouvait s'accorder.

Ce fut d'ailleurs le cas tout récemment, lorsqu'il fallut remettre, pour ainsi dire, les choses en place.

En effet, Ruiz qui avait du mal à réaliser le poids de son devoir face à la grossesse de Shona, méritait d'y être quelque

peu aidé.

Car, quel homme responsable oserait refuser de concéder à sa femme enceinte la seule chose censée que celle-ci attendait de lui : accepter que les Dieux africains étaient éternels, puissants, et qu'ils surplombaient de toute leur infinie majesté la prétentieuse Raison humaine ?

Père devait amener Ruiz à accepter cette évidence et même à manifester une allégeance sincère et entière à ces augustes divinités. Shona l'exigeait pour mettre une fin définitive à la tournure dramatique que prenaient les événements. N'était-elle pas en proie à une subite crise de nerfs que rien d'autre ne semblait pouvoir arrêter ?

Père avait vu toutes sortes de scènes d'hystérie dues à la grossesse, mais jamais encore une de ce genre et surtout de cette ampleur.

Ruiz devait donc céder. Il le fallait. La survie même de l'Enfant semblait en dépendre. Il devait admettre la puissance des Dieux *Noirs*. Ceux-là mêmes qui régèrent sans partage sur le monde avant la mode monothéiste. Même s'il n'en savait strictement rien, cela importait peu, il était impératif qu'il leur manifestât une foi soudaine et loyale. Pour sauver son foyer, et surtout l'Enfant.

Malheureusement, Ruiz refusait de plier. Il ne voulait rien entendre. Il n'avait en lui aucune Crainte qui justifierait une hypothétique Croyance. Il vivait bien loin du monde binaire du paradis et de l'enfer. Il appartenait à l'univers de la raison, précisait-il, pas à celui de la foi.

Il n'allait pas bouger d'un iota.

Père dut donc recourir à un peu de cette énergie de *lion* logée dans le fauteuil pour renforcer le *léopard* en lui. Il fallait accéder à cette double nature féline subtilement parfaite par

les divinités, ouvrir le champ d'un rugissement simultanément de lion et de léopard, fort et sans retenue, et ramener ainsi son beau-frère à la raison.¹

On accorde à la femme enceinte ce qu'elle veut. Tout ce qu'elle veut. Ça ne se discute pas !

Le résultat ne fut pas exactement ce que Père espérait, mais il demeurait incontestable que ce fauteuil recelait des vertus qu'il avait soin de protéger. C'était son devoir.

Sa promesse.

D'ailleurs, s'il s'estimait armé pour mener à bien cette mission, en dehors de la foi que son ami avait mise en lui, c'était surtout parce qu'il se considérait comme un traditionaliste éclairé pour qui les chemins du changement qu'apporterait tout fessier autre que le sien dans ce fauteuil, étaient, comme l'enfer, pavés de trop bonnes intentions. Par ce seul fait, ils ne pouvaient constituer le moindre rempart sécurisant pour la parcelle d'âme de l'écrivain qui subsistait dans les cellules de ce meuble.

Ils pourraient même – et c'était sa principale crainte – y tuer toutes les énergies qui portèrent jadis la florissante inspiration de Hemingway, lesquelles ne mériteraient pas une fin aussi peu glorieuse. Elles devraient en l'état passer à une autre âme pure.

Et parlant de ce « passage d'énergies », Père n'avait pas encore pu prendre possession de toute leur puissance comme il l'entrevoyait, mais cela ne l'empêchait pas de dire occasionnellement à Shona et à SompiPtah qu'il incarnait bien cette âme belle et profonde dont Hemingway avait eu

1. Voir *Le Pharaon Inattendu – Vol.1- Le Livre de la Source*, Ekima Media, Lyon, 2021, p. 43.

besoin pour confier à un homme de son époque l'assise ayant inspiré deux de ses œuvres majeures¹, sans courir le risque que celle-ci fût un jour transformée en valeur marchande.

Dans un monde où tout devenait rapidement un bas sujet de négoce et de spéculation illicite, préserver une pièce essentielle de son contexte d'écriture dans les Caraïbes, tout en lui évitant de passer de main en main dans un nomadisme nocif, devait reposer sur un esprit détaché de tout attrait des ors de ce monde et qui lui manifestait une amitié constante.

Cet homme, cet ami exceptionnel, ce fut bien lui Mambingo. Lui que l'écrivain n'appelait jamais autrement que par *Man-in-go*, lorsque, pris entre son inclassable accent américain et les différents mélanges de *la salsa* des accents cubains, il lui manifestait sa grande affection.

Et pour cause, Hemingway connaissait parfaitement la spirale à laquelle les objets portant une charge historique étaient soumis dans le vaste et nébuleux monde de l'art.

Aussi tint-il à éviter à son fauteuil, auquel il était attaché autant par le cœur que par la raison, le vertige dégradant de la spéculation permanente.

Car dans ce monde-là, chaque acquéreur était d'abord et avant tout un vendeur.

Quiconque achetait, vendait tôt ou tard. Qui acquérait en seconde main avait tôt fait de réévaluer l'objet pour en tirer une plus-value supérieure, transformant ainsi un article précieux au départ en une sorte de gaine chargée de raffermir

1. *Au-delà du fleuve et sous les arbres* (1950) et *Le vieil homme et la mer* (1952). Toutes deux écrites (pour la première en partie, et pour la seconde entièrement) à Cuba, île que l'écrivain vit pour la dernière fois le 25 juillet 1960 en s'envolant pour les États-Unis.

les chairs éprouvées par diverses sortes d'épreuves d'un corps vieux et désormais avachi.

L'objet devenait ainsi le perron d'un come-back remarquable. La béquille inespérée d'une renaissance sociale. Une bête sans âme destinée à flatter les ego. Celui du nouveau propriétaire, en premier. Un monstre social qui dévore tout et s'affiche haut pour être vu des kilomètres à la ronde. Un énorme panneau de signalisation fluorescent obsessionnellement rafraîchi pour ne jamais cesser d'indiquer où l'homme le plus puissant du moment se trouvait. Un homme qui prêterait bien sa propriété si cela agréait à ses intérêts, mais que la première opportunité « juteuse » décidera à la vendre sans la moindre hésitation.

Tout autre que Père se serait précipité, sans scrupule, vers le premier de ces tenanciers des vitrines marchandes à sa portée, pour devenir le fameux puissant du moment. Raflant au passage des dizaines de millions de dollars générés par son statut enviable de propriétaire du fauteuil historique de Ernest Hemingway; faisant la une des magazines spécialisés, le sourire aussi large que l'espace séparant l'une et l'autre rive du Zambèze ou du Congo, lui ce nouveau caducée du monde des arts.

Il se serait servi de l'échelle de valeur allant du tout petit brocanteur local – situé au bas de l'échelle de la décrépitude des œuvres de l'esprit – au plus grand des musées qui étalent leur âme mercantiliste sur tout ce qui sublime la Création, en passant par les collectionneurs, ces rats des égouts de l'art, plus aptes à déboursier des millions pour magnifier la valeur posthume d'un homme que de lui en faire bénéficier de son vivant.

Pouah ! Père ne mangeait pas de ce pain !

Le fauteuil estampillé « E.H. » était davantage qu'un précieux héritage. Davantage qu'un capital émotionnel. Il était un royaume. Un royaume à lui tout seul. Avec son monde. Son identité. Protégée par des frontières subtiles. Mais hautes. Très hautes. Entrelacées de règles. Strictes. Avec des codes. Inaltérables.

Un royaume invendable. Inviolable. Et cela, personne ne devait l'ignorer, personne ne l'ignorait. Personne ne devait le profaner. Personne ne le profanait.

Personne, vraiment ? C'est sûr ?

Que donc y faisait Riego Candela, profondément assis de toute sa saisissante longueur, les jambes croisées et éventant l'air comme un colon ému par la vassalité excessive de son intendant lui narrant, d'un ton bas et chantonnant, le nombre de fagots de cannes à sucre réalisés au cours de la journée qui s'achevait ?

Oui, que faisait cet irrévérencieux de Riego dans les entrailles sacrées du « trône interdit » ?

CHAPITRE II

Des Neurones et des Mots

Tout portait à croire que Riego Candela avait crânement décidé de profaner le saint siège. Toutes les apparences indiquaient qu'il n'avait cure du risque d'humiliation encouru si Père venait à l'y surprendre !

Ce qu'il avait à dire à Ruiz était-il si important pour mériter, quoi qu'en penserait ce dernier, de prendre le risque de s'asseoir sur le « trône interdit », là où le grand « E.H. » s'était assis pendant toute sa présence à Cuba ?

Riego Candela se serait-il subitement pris pour un penseur ? Lui, un « lieutenant grillé » de l'armée de l'air cubaine ? Depuis quand un soldat peut-il être un penseur ? Non, sérieusement, depuis quand ? Surtout si l'on considère que la pensée pure, qu'elle soit haineuse ou charitable, pour être considérée comme telle, devrait échapper au registre des stratégies attachées à l'obsession de tuer sans se faire tuer, commune à tout bon soldat !

Sur le sujet, il planait dans les mémoires une ombre tragique et permanente d'une longue chronique de carrières brisées, ou pire encore, de vies brutalement interrompues, dès lors que certains d'entre ces héros, préservant, par don de soi, divers acquis nationaux des dangers de toutes sortes, s'aventuraient hors du périmètre restreint du *tuer sans être tué*, pour jouer les philosophes !

Peu importaient les systèmes politiques et économiques qui leur servaient de base fonctionnelle – les démocraties ou les autocraties, les libéraux ou les socialo-communistes – les phénomènes de représailles internes aux corps d'armes étaient si souvent répandus dans leur diversité violente, que même ceux des gens d'armes qui disposaient de la capacité et de la volonté naturelles de penser se l'interdisaient, sacrifiant ainsi une disposition inhérente à tout être humain, au point de ne manifester désormais leur existence que par le silence et les muscles, ce qui était moins une caractéristique humaine que celle de tout animal prédateur !

Pourtant, on voyait bien poindre comme l'étincelle de quelque récit de sagesse à la seule manière dont Riego Candela avait commencé son propos !

Lorsqu'on attend un enfant avec amour et qu'il naît, on devient, sans le vouloir, narrateur de toutes sortes de beautés insolites dont celle inévitable du sexe des anges, furent ses tout premiers mots !

Des mots revêtus d'une certaine couche de complexité et d'une profondeur potentielle telle qu'ils pourraient aisément constituer une piste introductive à une causerie intitulée *Pensées philosophiques*, et flanquée d'un sous-titre contextuel de : *Contribution à l'entendement de la rationalité masculine post-natale !*

Riego Candela n'était pas, à proprement parler, parvenu à ce niveau de questionnement intérieur face à ce que son ami vivait, mais en était-il si éloigné ?

D'ailleurs, quelle âme trouverait à redire sur un tel intitulé ? Quel effronté contesterait le fait qu'un énoncé de ce type déblayait forcément le terrain à un sujet d'une belle épaisseur et surtout d'une opportunité indéniable ?

Car quel philosophe, quel sociologue, et même ! quel psychologue s'était un seul jour penché sur les milliards de cas d'hommes nouvellement pères et qui se sentaient perdus dans les chemins de la transition vers leur nouveau statut social ? Que celui-là avance sur la ligne jaune de l'insolence et se prononce !

Oui, qu'il avance.

Il récoltera ce qu'il venait à peine de semer !

Tous les soignants du corps et de l'esprit, appartenant à cette prétentieuse modernité qui assaille le monde de tant de fausses certitudes, n'ont-ils pas unanimement considéré le désordre dans lequel se trouve souvent le cerveau d'un tout nouveau père comme une pathologie orpheline et sans intérêt ? se demandait Riego Candela.

En regardant chaque fois ailleurs, pendant que le *mal* dévastait, ne faisaient-ils pas le lit fourbe de la philosophie du *sexe fort que rien ne peut briser* ? Rien ? Vraiment ? Même pas la peur de ne pas être à la hauteur du grand défi qui se présente avec le tout nouveau rôle de père ?

Eh bien, non ! pensait sincèrement Riego Candela.

Le sexe fort, comme toute érection, finit par tomber, par baisser la tête. Par baver. Et se vider. Qu'il s'agisse de celui d'un éléphant ou de celui d'un ver de terre ! Tout le monde bave et finit par baisser la tête ! Vidé ! C'est la loi des cycles. La loi de la nature !

Il faut avoir été socialement testé positif au syndrome du nouveau père, ce virus foudroyant de la néo-paternité, pour en saisir les effets dévastateurs.

Riego savait de quoi il était question. Oh que oui !

Il n'en pouvait plus de voir tant d'hommes sombrer dans la folie furieuse, fuir en toute hâte leur domicile conjugal, le

diable imaginaire aux troussees, torse nu, pieds nus, les yeux exorbités, abandonnant femme(s) et enfant(s) à leur triste sort, parce que violemment infestés par le virus de la néo-paternité.

Voilà que *la chose* frappait de nouveau, et ce, dans son entourage même.

Son ami Ruiz n'affichait-il pas tous les symptômes du variant le plus foudroyant de cette horreur ?

Il ne fallait plus attendre. Il fallait agir.

Quand les racines sont profondes, l'arbre ne craint pas la tempête. Il était les racines de son ami.

Le rempart de sécurité.

Les tempêtes intérieures de Ruiz, visiblement diminué dans ses défenses neuronales, doivent rapidement devenir les siennes. En l'état, elles méritaient un face-à-face musclé. Viril. Un combat de cerveau contre cerveau. Une remise en ordre des neurones qui ont quelque peu bougé.

Celles qui se sont amusées à aller à gauche, effectueront, coûte que coûte, un vif retour à droite.

Celles qui sont trop montées vers la voûte crânienne ne vont pas échapper à une descente subite.

Quant à celles qui se sont permises une plongée brusque vers le puits intarissable des questions creuses, eh bien, elles devront immédiatement remonter.

Tout cela passera indubitablement par un suivi et un accompagnement de proximité. Un déblayage méticuleux de la zone du déni. Oui, le déni.

Il s'agissait d'aider le « malade » à sortir rapidement de ce coin de soi dangereux qui l'empêche d'être conscient de ce qu'il est malade. Vraiment malade. Tout de même ! On ne peut pas passer au laminoir qu'est l'accouchement de sa

femme sans y laisser un peu de son équilibre !

Ces insomnies. Ces cernes. Ces sautes d'humeur. Cette pâleur du visage. Ce teint livide. Ce dos voûté. Ce regard rivé au sol. Cette sensibilité à fleur de peau. Tous ces signes ne rendent-ils pas compte des peines endurées depuis la naissance de l'Enfant ?

Eh bien, non, croyait profondément Riego.

Il ne s'agissait que d'un chapelet d'apparences qui tromperaient tout clinicien social non expérimenté, pas lui Riego qui en avait vu d'autres. Surtout dans l'armée. Où les tout nouveaux pères revenaient de leur permission encore plus mous et flasques que les nouvelles recrues. Au point qu'il finit par comprendre que les apparences, ces mêmes apparences que son ami affichait ostensiblement, étaient, en réalité, sans aucun lien avec les cris intempestifs que le bébé dispensait généreusement de jour comme de nuit et les insomnies que cela générerait.

Il y avait autre chose.

Quelque chose de plus malin. De plus rampant. Qu'on ne débusquait que si et seulement si on arrivait librement, en toute conscience, à opérer un choix, un seul : passer sur le pont de la responsabilité et croiser *la bête* de la contrariété, ou passer sous le même pont et feindre sa non-existence.

Quelle est la profondeur du fleuve traversé ? C'est un ravin, avez-vous dit ?

Quelle est donc la profondeur de ce ravin ?

Aucune idée ?

Cela signifie qu'il faut parler. Qu'il faut se confier.

Non, d'abord, qu'il faut écouter. Retrouver sa grande capacité d'écoute. Celle qui a toujours fait sensation. Ensuite dialoguer. Dialoguer avec tout. Le berceau, les rideaux, les

tétines, les hochets, les cuillerées de lait en poudre pleines à ras-bord ou insolemment coniques, la jambe droite du bébé qui gigote nerveusement pendant que la jambe gauche est tendue à la verticale. Il faut dialoguer. Dialoguer pour comprendre et se faire comprendre. Pas pour riposter. Comme avec ce téléphone qui sonne et qu'on ne veut pas, qu'on ne peut pas, décrocher.

Il faut lui parler.

Lui demander de cesser de sonner, et que celui qui est à l'autre bout soit maudit ! Il faut dire à cette sonnerie de le lui transmettre mot pour mot ! Et puis sourire quand la mère vient demander avec qui on parle !

C'est la vie. La vraie.

— Car un enfant qui vient au monde doit trouver le monde tel qu'il est, au pied même de son berceau, finit par articuler Riego Candela, l'œil extrêmement alerte.

— Le père... marmonna Ruiz comme dans un sommeil hypnotique.

— Oui le père ! réagit immédiatement Riego. Il ne doit surtout pas continuer de voler au-dessus de tous ces douillets nids de coucous où il pourrait bien finir par se sentir bébé lui-même et s'y affaler. Heureux de n'avoir plus aucune responsabilité. Hormis celle de réclamer son propre biberon. Ses langes. Ses hochets. C'est ce que tu entends devenir Ruiz ? Un nouveau bébé que ton épouse devra également prendre en charge ? Et elle, tu as pensé à elle ? demanda Riego, totalement habité par son rôle de penseur des temps troubles que son ami traversait.

Devant le silence éloquent que lui opposa ce dernier, Riego continua le déroulement de sa *pensée* :

— Car vois-tu, ce monde irréel que tu crois sans la moindre

ride, sans le moindre volcan, sans la moindre crevasse pour lézarder ne serait-ce qu'un tout petit peu la chaussée qui va droit vers ton bonheur permanent, eh bien, c'est celui de l'irresponsabilité. Tu m'entends, Ruiz ?

Ruiz ne répondait toujours pas. Il semblait dans un autre monde. Entraîné dans ses profondeurs comme les plombs d'un filet aspirés par les grands fonds marins.

— Dans ce royaume de l'irresponsabilité qui paraît désormais le tien, continuait Riego Candela, tout baigne dans l'absurde. Quiconque y pénètre se prend aussitôt pour le roi de tout ce qui ne peut exister ailleurs et qui ressemble à s'y méprendre au paradis lui-même ! Je sais de quoi je parle, pour y avoir séjourné après deux ou trois articles critiques publiés dans la presse et portant essentiellement sur la nécessité d'un leadership éclairé et responsable dans l'armée. Te souviens-tu de ce qui m'est tombé dessus ? La machine de la mise au pas ne me laissa aucune autre voie de recours que celle de me réfugier dans le monde de vaines chimères. J'oubliais jusqu'aux mises en garde de ma douce et fidèle épouse, Fanny, qui décela très tôt en moi un épuisement psychologique sévère, le *burn out*. Pendant de longs mois, elle s'employa à me tirer de là, sans succès. Car rien n'avait plus d'importance pour moi. Pour guérir de ce type d'atteintes psychiques, il faut manifester sa plus grande volonté. Donner du sien. Cela ne m'importait plus. J'avais, apparemment, découvert le non-sens de la vie et m'évertuais à me défaire de la moindre responsabilité, y compris envers moi-même. Pire encore, je vis d'un regard totalement détaché ma rétrogradation de capitaine à lieutenant et le fait de demeurer immobile à ce grade subalterne pour une durée indéterminée, à cause de *ma grande gueule ouverte en permanence au vent!* comme

l'avait commenté une mauvaise langue. Devais-je pour autant en vouloir à mes promotionnaires, comme toi, qui montaient sereinement vers les échelons mérités d'officiers supérieurs ? Assurément non. Personne d'autre que moi n'avait déclenché le rouleau compresseur qui me broyait. Mais le monde de l'irresponsabilité est si souvent reposant que je l'embrassais totalement. Chaque fois que j'étais contrarié, je m'y réfugiais. La persévérance de Fanny et la mine de chien battu qu'affichaient mes deux enfants, Claudia et Ramón, ont finalement eu raison du mal. Je suis assis devant toi aujourd'hui, et je le referai demain et mêmes les jours suivants, pour t'aider à ne pas sombrer davantage, Ruiz. Car tu te comportes exactement comme moi à l'époque. Être profondément contrarié, entre autres par les insomnies et la violence du système, ne te donne pas le droit de te laisser aller de la sorte ! Tu m'as remplacé sur l'estrade lénifiante des irresponsables. Tu es devenu ce que j'ai été : le roi de l'absurde ! Tu crois désormais tenir ce diable de monde par le bon bout, la vie n'a plus rien de cruel ni de pénible. Tu n'entends plus rien. Tu ne vois plus rien. Tous tes cinq sens sont en berne. Comme un homme sous l'effet d'une puissante drogue euphorisante, tu t'es réfugié dans ta tête où tout est beau. Tout est parfait. La vie s'est muée, par ta seule volonté, en un immense champ de roses étendu au-delà des limites de l'imagination ! Même la reprise de conscience brutale que tu viens de subir, et qui devait te rappeler que le monde est le même depuis toujours, n'a pas duré plus d'une seconde ! Pourquoi ? Parce que tu es devenu prisonnier du faux croquis que tu t'es fabriqué d'un espace de vie paradisiaque et surtout imaginaire, avec son monde aux élans fraternels et conviviaux.

Riego marqua une pause. Se réajusta dans le « trône interdit », puis entreprit de chercher le regard de son ami. Il n'y parvint pas. Ruiz évitait manifestement de croiser le sien. Riego se dit alors qu'il était inévitablement sur la bonne voie. Aucune oreille ne pouvait entendre ce qu'il venait de dire et n'en manifester aucun intérêt.

Aucune.

Même si celui à qui l'on parle demeure muet, son esprit enregistre. C'était l'essentiel. Il fallait donc nourrir l'esprit de Ruiz.

— Je suis certain que dans ta tête, actuellement, tout le monde te doit un large sourire, un rire explosif ! poursuivit Riego. Affronter les gifles, les poings, les coups de fusils, les déflagrations de bombes et autres violences que la vie nous inflige, ne fait plus partie de tes préoccupations ! Tu tiens au cri de l'espérance que tu demandes à ton nouveau-né d'émettre pour être déclaré vivant car, pour toi, le monde réel a totalement disparu ! Te rends-tu seulement compte du déni dans lequel tu t'installes ? Non ? Je vais donc te le redire, Ruiz, ton enfant n'est pas différent d'un autre. Ne lui dépeins pas un monde qui n'existe que dans ta tête. Cesse de lui réciter des poésies orientalistes qui exaltent la contemplation de l'univers. Avec tout le respect que je te dois, arrête cela tout de suite ! Raconte-lui donc ce que tu viens de subir ! La violence sauvage dont tu viens d'être victime ! Ce serait une lecture bien assez fidèle de cet univers qui ne se contemple pas. Ceux qui en sont conscients savent qu'on y bataille plutôt quotidiennement, et rudement, pour établir sa propre zone de sécurité ! Ce n'est donc pas en récitant des poésies romantiques qu'on parvient ou qu'on apprend à son fils à mieux entrer dans l'arène de la survie que le monde ne cessera

jamais d'être ! Tu sais pourquoi ?

Riego n'eut pas à attendre la réaction de Ruiz. Il savait que celui-ci demeurerait silencieux. Aussi répondit-il à sa propre question :

— Parce que, cher ami, ce monde n'obéit qu'à trois lois : la loi de la force ; la loi de la ruse ; et la loi de la détermination. La force, la ruse et la détermination, voilà les clés de la survie. Ceux qui l'ignorent sont broyés. Les puissants l'enseignent bien assez tôt à leurs enfants pour que ces derniers prennent la relève et pérennisent la domination de leur camp. Sois donc un puissant, enseigne-le à ton fils ! Tu m'entends, Ruiz ? Enseigne-le-lui !

— Que me vaut un si long chant de cygne, mon cher Riego ? finit par formuler Ruiz. Depuis quand la vie ne vaut-elle plus la peine d'être vécue ?

Contre toute attente, Riego ignore les interrogations de son ami. Car, soudain, il y avait une urgence !

Il venait seulement de réaliser l'*horreur* qui s'étalait sous ses yeux. Ruiz était tout bonnement assis à même le sol, le regard terne, les pieds étendus devant lui ! Donnant l'inqualifiable impression d'être une veuve éprouvée ou qui jouait à l'être pour complaire à quelque tribunal social !

À elle seule, cette posture confirmait que son ami était sérieusement *malade*. Profondément atteint ! Pire encore, qu'il avait totalement oublié certaines règles de *la sociologie du comportement* chez les BoMbôngô¹ !

Des règles pourtant claires, nettes et précises que Shona,

1. Les BoMbôngô, forme contractée de Bona Mbôngô, sont un peuple du littoral camerounais se réclamant d'un ancêtre commun du nom de Mbôngô. Il s'identifie aussi comme le peuple Sává.

pendant une année entière, s'était donnée pour devoir de leur inculquer à tous les deux, « afin qu'il n'y ait pas de malentendus entre nous ! Car quand on sait, on sait ! », avait-elle précisé.

Appartenant à ce peuple industriel et digne, branche essentielle du vaste peuple ngála ayant traversé les sueurs de l'Histoire depuis le grand Kongó antique jusqu'aux migrations plus récentes issues des berges du Nil, des plaines d'Éthiopie et du Soudan central septentrional², Shona tenait à partager *humblement* ce que disaient les Anciens à propos des règles, de leur obéissance et des conséquences fâcheuses qui pouvaient en résulter :

« Il y a des règles qui, à elles seules, résument la vie. La stricte observance de celles-ci nous hisse au rang de personnes civilisées, le contraire nous dépouille de toute dignité », formula-t-elle la poitrine crânement bombée.

Si les Anciens avaient énoncé une si belle maxime, qui oserait la remettre en question sous son toit ? Son propre époux ? Comment était-ce possible ? se demandait Riego en voyant Ruiz « si mollement *déposé* au sol ! »

Non seulement cette position constituait une horreur sans nom, mais le malheureux Ruiz risquait une véritable rupture maritale si Shona venait à le surprendre !

Car, unique maîtresse sous son toit, bien s'y tenir participait des règles sacrées de la dignité.

Chez Shona, la dignité avait la préséance sur toutes les autres règles du comportement. Elle devait se voir en tout être

2. Voir du même auteur : *Historiographie africaine et archéologie de l'esclavage dans le Pharaon Inattendu*, Ekima Media, Lyon, 2021, p. 98.

humain. En tout ce qu'il crée. Elle devait l'habiter totalement. Exprimer la spécificité de son caractère. Sa personnalité. En toute circonstance.

Le toit sous lequel on vit doit ainsi être empreint de la même règle de dignité. On ne doit, on ne peut, y entrer à sa guise, et en sortir comme bon nous semble. L'équilibre de l'âme supérieure qui y vit en dépend. Cette âme qui polit les destins, prépare les esprits à affronter les aléas de la vie et garantit le meilleur épanouissement de l'Homme en irradiant dans chaque pièce.

Du vestibule au salon en passant par la cuisine – d'ailleurs, interdite aux hommes ! – l'âme supérieure édicte comment se tenir, s'asseoir, et même comment se coucher.

Mieux, elle indique aux initiés *où l'on peut s'asseoir, où l'on peut se coucher, et où l'on ne le peut pas* quand on est un homme ou quand on est une femme.

Pour autant, ce que Riego avait sous les yeux défiait toutes les règles de la dignité masculine, selon Shona. Elle avait tant insisté sur ces règles-là lors de ses *enseignements* qu'elle se prévint à peine de dévoiler ouvertement comment, *selon les Anciens*, chaque être humain devrait célébrer physiquement sa passion amoureuse, peut-être parce qu'elle savait que tous les talents ne se destinaient pas nécessairement à la première marche du podium.

Car si tous les hommes devenaient des champions, il n'y aurait assurément plus de compétition. Trop de vainqueurs tueraient l'essence même de l'épreuve.

La barre trop haute banaliserait les rôles !

Shona avait ainsi repris à son compte et partagé les enseignements des Anciens stipulant que chaque situation à laquelle l'Homme était confronté appelait, de sa part, une

tenue précise dont la mesure demeurerait le degré de dignité qu'il affichait afin de préserver son humanité.

Sans dignité, il n'y a point d'humanité.

Ces règles de vie, insistait-elle, s'affinaient au fur et à mesure des contextes, devenant plus délicates lorsqu'elles étaient réparties en genres et en collègues d'âges. Riego l'avait bien entendu et retenu.

Visiblement pas Ruiz !

Ce que les femmes pouvaient s'autoriser, pêcher à la nasse au bord du fleuve ou de la rivière par exemple, les hommes se l'interdisaient formellement. La haute mer et ses vagues rageuses constituaient l'espace d'expression de leur bravoure potentielle ! Une nomenclature stricte souvent encouragée par les femmes elles-mêmes, afin d'avoir en permanence du viril en face ! Les grands pêcheurs étant souvent les séducteurs les plus convoités !

De même, ce qui était dévolu aux enfants, poser de petits pièges pour du menu gibier ou des oiseaux sans envergure, ramasser les œufs dans la brousse, infantilisait totalement les adultes. Aucun d'eux ne s'y aventurait. Ils chassaient les félins et les grands bovidés sauvages.

Chez les BoMbongø, il y avait ainsi certaines règles qui n'appelaient aucune complexité :

« Les os de gorilles aux adultes, les œufs de poule aux enfants », martelait Shona, toute fière d'avoir au fond de ces Caraïbes aux cultures bigarrées, deux étudiants d'un tout nouveau genre : son propre mari et le meilleur ami de celui-ci !

Puis, venaient, disait-elle, quelques circonstances pouvant suggérer, par-ci par-là, des aménagements de règles. Presque tout le monde y souscrivait après des arbitrages collégiaux

longs et souvent ennuyeux, mais jamais personne n'osait ramener à la table des débats ce qui relevait du domaine des genres. Car, aucun genre ne devait traverser la ligne de démarcation tracée entre le féminin et le masculin !

« Moto tè ó επολαί ! – Chacun à sa place ! », précisait Shona en ngal'épóngwè sous les yeux admiratifs de Riego, qui, faute de mieux, se sentait déjà BoMbongo.

Shona rappelait alors qu'aucun événement social – qu'il s'agisse des joutes intellectuelles pour enfants (dont des épreuves de mémoire exigeaient souvent de citer, sans hésiter, tout en chantant au rythme des claquettes, quinze à cinquante espèces d'oiseaux différentes à chaque fois), des compétitions sportives, des jubilés, des circoncisions ou des mariages – ne pouvait infléchir les règles de la dignité, et plus encore lorsqu'il s'agissait du cas spécifique deuil !

Le deuil requérait, à lui seul, toute l'attention du peuple car, c'était dans l'expression de la peine et de l'affliction que l'être humain se révélait véritablement. Les Anciens avaient également légiféré en cette matière comme le rappelait Shona :

« Un homme ne devrait jamais se lamenter comme une femme, aucune femme pleurer comme un homme ou un enfant, et aucun enfant comme un animal ! »

Les postures, l'apparat, les mots utilisés pour s'exprimer, les intonations vocales, tout découlait de cette règle de dignité.

Ainsi se présentaient quelques-unes des facettes culturelles de cette Afrique bien-aimée que Shona, par la bonté de son âme et la générosité de son esprit, avait ramenée à la *Casa Blanca* pour le grand bonheur de Riego.

En fréquentant assidument cette belle maison chargée

d'histoire¹, ce dernier avait, pour ainsi dire, trouvé le temple de son armement spirituel et s'instruisait, avec une concentration extrême, des rudiments d'une culture qui lui faisait grandement défaut jusqu'ici.

Descendant de captifs africains ayant survécu dans l'enfer d'un système qui les avait rendus autant misérables qu'il bâtissait la prospérité des autres, Riego Candela était devenu, sans s'en rendre compte, le gardien de certaines règles parmi les plus essentielles reçues de Shona.

Elles lui procuraient l'étrange assurance d'appartenir à quelque chose de grand. De précieux.

Une histoire vivante.

Pour lui, il s'agissait du resurgissement d'un passé qui aurait pu se diluer définitivement dans l'oubli et dans l'obsession d'une République si égalitaire qu'elle peinait à laisser parler des fantômes qui hurlaient inlassablement au fond de sa conscience, si Shona n'avait pas été là.

Les règles de la jeune femme lui donnaient une alternative à la modernité occidentale dont son pays se prévalait sans songer à cicatriser les blessures de l'âme d'une grande partie de ses populations.

Depuis sa rencontre avec l'épouse de son ami, et les échanges aussi profonds que formateurs avec Père, Riego assumait ses origines. Il s'en réclamait désormais avec autant de fierté que cela confortait son statut de militaire.

Les Africains n'ont-ils pas toujours été de grands guerriers, loyaux et fiers ?

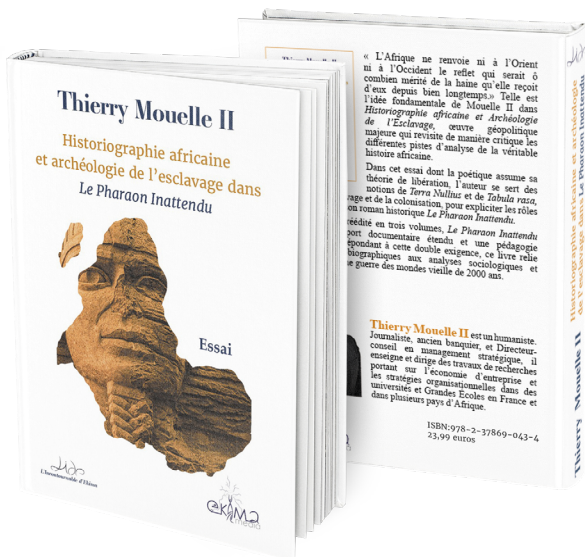
Qui dans l'Histoire pouvait égaler les hauts faits de son héros, le grand général et nésú, lâhmès ?

1. Voir *Le Pharaon Inattendu Vol.1*, op.cit., p. 45.

Retrouvez l'intégralité de l'œuvre sur notre site en
versions papier et numérique :
www.ekima-media.com

Nous avons été heureux de vous offrir ce présent extrait
et espérons, de nouveau, vous revoir sur notre site

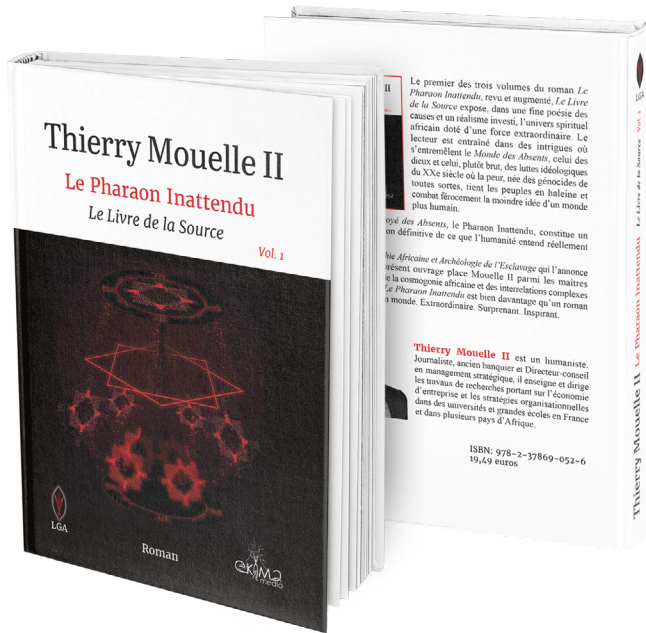
Du même auteur chez Ekima Média
www.ekima-media.com



Extrait :

Car sur la question de l'esclavage, la Conscience Noire ne saurait avoir combattu et réclamé justice et droits pendant des siècles pour célébrer sa victoire sur un fond d'ingratitude à l'endroit de ceux qui l'ont aidée, assistée, lui ont prêté voix et tribunes, sous prétexte que ces derniers sont des Blancs. La morale de l'histoire ne peut apparaître juste et stable que si la morale post-historique demeure moralement défendable.

Rendre hommage, dire merci, n'enlève rien à la paternité du combat anti-esclavagiste qui est et demeure intrinsèquement noire. Il ne saurait en être autrement, d'autant qu'elle se veut inhérente à la douleur que l'humanité noire a vécue au plus profond de sa chair.



Extrait :

— Parfois, il fallait rire en pissant haut. On ne savait pas pourquoi, mais on s'exécutait la paix dans le cœur. Pareils à des primates sommairement costumés qu'on invitait à exercer leurs talents dans un cirque. Malheureusement, ce cirque-là n'amusait pas. Non. Il ne nous amusait pas ! C'était le cirque de la barbarie. Un effroyable tournis contre l'équilibre humain. La mort. La mort Sauvage ! Alors, tirailleurs ? Soit ! À vous donc le noble métier de créateurs de veuves et d'orphelins, de mutilés et d'impotents, de culs-de-jatte et de déments baveurs.

Thierry Mouelle II

Le Pharaon Inattendu

Le Livre du Milieu et de l'Enfant
Vol. 3



Le deuxième des trois volumes du roman **Le Pharaon Inattendu**, revu et augmenté, *Le Livre du Milieu et de l'Enfant* laisse apparaître le double espace à la fois réel et féérique dans lequel NefèrPtah, l'*Envoyé des Absents*, naît pour remplir sa mission. Tout l'enjeu réside dans la haute science africaine qui amène un nourrisson de sept jours à se reconnecter à l'une de ses incarnations précédentes afin d'en démontrer la pleine puissance à quatorze ans. Il porte alors le bel âge pour s'imprégner de l'essentiel des deux mille ans passés, source du recul de la fraternité et socle d'une instabilité si

profonde qu'elle a généré des identités nouvelles, altéré les anciennes et effacé les plus affaiblies.

L'analyse qu'il en fait essaime les graines d'un changement imminent. Les personnages qui l'entourent se nourrissent d'une ferveur si ardente pour la reconquête des libertés et des équilibres humains qu'il ne leur manque plus qu'un seul élément : l'audace de l'action.

De quelle nature serait-elle ? Reflèterait-elle la vertigineuse hauteur des enjeux ? Face au pouvoir ivre des puissants, la question du devenir des peuples est plus que jamais cruciale.



Thierry Mouelle II est un humaniste. Journaliste, ancien banquier et Directeur-conseil en management stratégique, il enseigne et dirige les travaux de recherches portant sur l'économie d'entreprise et les stratégies organisationnelles dans des universités et grandes écoles en France et dans plusieurs pays d'Afrique.



La Guerre des Anciens

